

Recherches sociographiques



Robert RUMILLY, *Maurice Duplessis et son temps*

Gilles Dussault

Volume 15, Number 2-3, 1974

La sociologie au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055659ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055659ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dussault, G. (1974). Review of [Robert RUMILLY, *Maurice Duplessis et son temps*]. *Recherches sociographiques*, 15(2-3), 351–353.

<https://doi.org/10.7202/055659ar>

l'avènement au pouvoir d'Honoré Mercier servent de trame à la chronique de l'année 1886. Enfin, le dernier chapitre relate les grandes mesures du début du gouvernement Mercier (1887-1888) et les tribulations qui continuent à secouer le pays.

Même après plus de trente ans l'ouvrage se lit bien. M. Rumilly a un don spécial pour camper ses personnages ou décrire avec pittoresque des situations complexes. Utilisant abondamment les journaux, complétant son information auprès de témoins de valeur, le chroniqueur apporte des éléments nouveaux (au moins en 1941) et suscite ainsi un intérêt qui faiblit rarement. Au besoin, quand les problèmes sont trop compliqués, M. Rumilly prend des raccourcis qui sont forcément réfringents sans être trop déformants; la vérité historique en souffre un peu, mais l'intérêt des lecteurs y gagne beaucoup. Ce qui peut expliquer le succès de cette histoire-fléuve.

Cette expression n'est pas péjorative, puisque M. Rumilly lui-même compare l'histoire à un fleuve « dont le cours, calme, tumultueux, élargi, contracté, dessine des méandres — mais avance toujours ». Bien plus, il profite de cette image pour annoncer sa conception historique. Voulant « reconstituer l'histoire de la province de Québec dans sa réalité, dans sa complexité, dans sa vie », il essaie de présenter une synthèse de tous les éléments (politiques, économiques, religieux...) qui s'enchevêtrent et s'influencent les uns les autres. Mais pour lui garder ce caractère vital, — « J'ai tâché de ressusciter la vie », écrit-il —, il se refuse à faire le tri de ses matériaux et à composer une histoire ordonnée. « Mais c'est l'histoire qui compose », dit-il encore. D'où cette allure de chronique qu'ont prise les quarante-et-un volumes de l'*Histoire de la province de Québec*.

Il faut donc juger l'œuvre de M. Rumilly à partir de ce qu'il a voulu faire. Et qu'il a clairement exprimé dans une préface à la troisième édition du tome I de son *Histoire*. (En passant, il faut s'étonner que les Éditions Fides n'aient pas cru bon de reproduire ce texte au début de leur réimpression.) De ce point de vue, une bonne partie des tomes de l'*Histoire* — ceux qui traitent du XIX^e siècle, et notamment le tome V analysé ici — sont une réussite, mais, à mesure que la vie du Québec devient plus complexe et que les problèmes et les sources de renseignements se multiplient, la méthode n'est plus à la hauteur de la tâche et elle conduit à la confusion et à l'ennui. Cette même méthode, appliquée à la biographie, avait déjà produit le même échec; et le *Duplessis* de M. Rumilly, sans doute le plus mal fait et le plus ennuyeux de ses volumes, en est une preuve parfaite. Enfin, je ne puis m'empêcher de souligner que c'est une conception bien vieillotte de l'histoire et qu'elle cadre assez peu avec le renouveau des sciences humaines.

Somme toute, la lecture du tome V de l'*Histoire de la province de Québec* s'avère intéressante, mais je ne puis que regretter que les éditeurs aient choisi la voie la plus facile en reproduisant, sans le corriger ni l'augmenter, le texte de 1941. On a peut-être manqué l'occasion de faire de cette chronique une véritable histoire du Québec. Sans doute que les impératifs économiques ont comme toujours primé les besoins scientifiques!

Département d'histoire,
Université Laval.

Nive VOISINE

Robert RUMILLY, *Maurice Duplessis et son temps*, Montréal, Fides, 1973; tome I: 1890-1944, 722 p., tome 2: 1944-1959, 747 p. (Vie Canadienne.)

Largement controversé de son vivant, Maurice Lenoblet Duplessis le fut tout autant après sa mort; si le premier geste de son successeur fut de faire voter un budget pour lui élever une statue, il devint rapidement, après 1960, un personnage qu'on assimila volontiers à une période de « grande noirceur » dans l'histoire du Québec. Quinze ans après son décès, celui qui domina la scène politique québécoise pendant plus de vingt-cinq ans, fascine encore. À peu d'intervalle, on vient de remettre sur le marché *Le vrai visage de Duplessis* de Pierre LAPORTE, (Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, 140 p.) et de traduire *The Chief* de Leslie ROBERTS (*Le Chef*, traduit par Jean Paré, Montréal,

Éditions du Jour, 1972, 195 p). M. Robert Rumilly publie maintenant un volumineux *Maurice Duplessis et son temps*.

Rappelons d'abord quelques jalons de la vie de l'ancien premier ministre de l'Union nationale. Maurice Duplessis est né aux Trois-Rivières en 1890. Son père est député conservateur du comté de Saint-Maurice à l'Assemblée législative; il sera également maire des Trois-Rivières en 1904. Tout au long de sa jeunesse, Maurice Duplessis côtoiera la politique dans ce milieu conservateur — et ultramontain — qui est celui de sa famille. Reçu avocat en 1913, il fait ses premières armes comme candidat conservateur en 1923. Défait, il n'entend cependant pas renoncer à la politique puisque, selon M. Rumilly, « Maurice mange de la politique, boit de la politique, respire de la politique et rêve de la politique » (T. 1, p. 51). Les conservateurs sont dans l'opposition depuis 1897 et une recrue agressive comme Duplessis se fait vite remarquer dans leurs rangs. À sa deuxième tentative, en 1927, il est élu député des Trois-Rivières par une faible majorité; il conservera ce comté jusqu'à sa mort.

Camillien Houde a succédé à Arthur Sauvé comme chef du parti conservateur en 1929, mais il ne réussira pas, lui non plus, à ramener son parti au pouvoir. À l'élection de 1931, il perd son propre siège de député à l'Assemblée. L'année suivante, au cours d'une convention, restée fameuse, à Sherbrooke, M. Duplessis est élu chef des conservateurs de préférence à Onésime Gagnon. En 1935, c'est l'alliance avec l'Action Libérale Nationale de Paul Gouin et la formation de l'Union nationale qui remportera quarante-deux sièges contre quarante-huit pour les libéraux, en octobre de la même année.

1936 est l'année-clé dans la vie politique de M. Duplessis. D'abord, il s'illustre au Comité des comptes publics en dénonçant avec fougue le népotisme du gouvernement Taschereau; en Chambre, son groupe parlementaire bloque le vote sur le budget et force le premier ministre Taschereau, en place depuis seize ans, à démissionner. Son remplaçant, Adélar Godbout, décrète des élections. Duplessis, en position de force, rompt avec Paul Gouin, tout en ralliant une majorité des députés actionnistes.

Le 17 août 1936, M. Duplessis remporte une victoire décisive en faisant élire soixante-seize députés de l'Union Nationale. Pour plusieurs, l'euphorie de la victoire fait place rapidement au désenchantement; un groupe, ayant à sa tête le Dr Philippe Hamel, partisan de la nationalisation de l'électricité, rompt avec Duplessis lorsque celui-ci annonce la composition de son cabinet. Ils estiment que Duplessis a trahi ses promesses en mettant de côté les promoteurs de la nationalisation.

Au cours de ce premier mandat, qui s'achèvera en 1939, le gouvernement Duplessis se fera remarquer par sa fameuse loi du Cadenas, « Loi protégeant la province contre la propagande communiste » et par sa politique autonomiste agressive. Renvoyé dans l'opposition jusqu'en 1944, Duplessis reviendra ensuite au pouvoir et s'y maintiendra jusqu'à sa mort, en 1959.

M. Rumilly nous a habitués dans ses précédents ouvrages, et principalement dans son *Histoire de la Province de Québec*, à une manière d'écrire l'histoire qu'on retrouvera dans son travail sur Duplessis. Utilisant à profusion l'abondante correspondance laissée par Duplessis, à l'aide également de documents officiels, des journaux et des ouvrages qu'il a déjà rédigés sur la période (Voir: *Maurice Duplessis et son temps*, chap. XX et XXI, et *Histoire de la Province de Québec*, XXXVII, pp. 13 ss.), l'auteur refait la chronique d'une époque. La démarche est chronologique et descriptive; l'historien se fait plutôt conteur.

Le lecteur friand de menus détails sera, ici, servi à souhait; l'auteur ne cesse d'énumérer. Ce sont, tantôt les requêtes adressées à l'homme politique, ses déplacements durant les campagnes électorales, tantôt les subventions accordées par son gouvernement, les ponts, les routes, les écoles, les hôpitaux construits sous son administration, les budgets, les lois, etc. Par contre, sur certains épisodes importants de la vie politique de M. Duplessis, il se fait plus discret. On souhaiterait en savoir plus sur la convention de Sherbrooke, sur la formation de l'Union nationale, sur la rupture avec Paul Gouin, sur celle avec Philippe Hamel. Sur les mœurs électorales de l'Union nationale, sur le rôle de personnages-clés comme Gérard Martineau et Jos-D. Bégin, même discrétion. L'auteur préfère s'étendre sur l'amas de lettres de remerciements qui aboutissaient quotidiennement sur le bureau de M. Duplessis. Car, lorsqu'il était premier ministre, quand on désirait obtenir une aide gouvernementale quelconque, il fallait demander poliment et savoir remercier.

M. Rumilly, on le sait, n'a jamais caché son admiration pour le « fondateur » de l'Union nationale; certains passages, d'ailleurs, laissent voir qu'ils ont eu des contacts étroits. Par exemple, M. Rumilly raconte comment il est intervenu pour réconcilier Duplessis et Houde, en froid pendant de nombreuses années (T. 2, pp. 199–201). Il partage, avec son héros, une même phobie du gauchisme et du communisme, sans s'inquiéter outre mesure de la définition que l'homme politique donnait du terme. M. Rumilly a d'ailleurs publié, en 1956, à compte d'auteur, trois petits ouvrages sur le gauchisme; ce sont: *L'infiltration gauchiste au Canada français* (147 p.), *La tactique des gauchistes démasquée* (75 p.) et *Les socialistes dominent le réseau gauchiste* (163 p.). Aussi n'hésite-t-il pas à favoriser la thèse d'un sabotage communiste dans le cas de la chute du pont Duplessis en 1951 (T. 2, p. 380 ss.), ni celle d'une intervention communiste dans le déroulement de la grève de l'amiante en 1949 (T. 2, p. 249 ss.).

En fait, c'est l'histoire « officielle » de l'époque Duplessis que M. Rumilly écrit; dans son traitement des questions ouvrières, c'est la version du ministre du travail, Antonio Barrette, qu'il nous livre. Sur la question de la défense de l'autonomie provinciale, c'est celle de M. Duplessis qui prime.

Malgré une absence certaine de vision critique et de mise en perspective des faits importants, cet imposant ouvrage reste fort intéressant. L'auteur nous fournit une sorte de récit impressionniste qui permettra au lecteur qui sait prendre ses distances de mieux comprendre le climat politique de l'époque. On retrouvera, entre autres choses, des indications intéressantes sur les rapports entre l'Église et l'État. À ce sujet, il faut signaler un passage savoureux où l'auteur décrit une scène au cours de laquelle le premier ministre offre au Cardinal Villeneuve un anneau d'améthyste et fait une profession de foi éloquente (T. 2, pp. 454–455).

Sur l'autoritarisme légendaire de M. Duplessis, on trouvera aussi des détails intéressants, même si M. Rumilly s'élève contre la réputation de dictateur qu'on a faite à son personnage. M. Duplessis n'aimait pas consulter ses ministres et encore moins ses députés; c'est connu. Ainsi, en 1938, devant l'entêtement de son ministre de la voirie, François Leduc, à refuser de démissionner, il présenta la démission en bloc de son cabinet; sur-le-champ, il en reforme un autre, identique au précédent, moins Leduc évidemment. La plupart des ministres ne sont pas au courant mais « ils reconnaissent à leur chef trop d'esprit de justice pour agir sans raisons graves » (T. 1, p. 468). Au Conseil des ministres, d'ailleurs, les discussions sont rares et les votes inutiles (T. 2, p. 379). Le président de la Chambre, quant à lui, n'a jamais accordé un point d'ordre à l'opposition et bien sûr n'en a jamais refusé à M. Duplessis (T. 2, p. 458). Pour M. Rumilly, M. Duplessis a toujours raison.

On sera déçu de ne pas trouver de portrait systématique de Duplessis, l'homme. Même si on devine, à le voir agir, certains traits de la personnalité de M. Duplessis, on regrette que M. Rumilly, trop occupé à faire de son personnage un héros, ait omis de nous faire une bonne description objective. Pour un bon portrait de l'homme, nous renvoyons le lecteur aux *Mémoires politiques* de René CHALOUT (pp. 21–70).

Parlant de portrait, on sait que M. Rumilly excelle dans l'art de camper, en quelques mots, un personnage. Ainsi, Gérard Pelletier est un « primaire grimaçant » (T. 2, p. 691) et Z. Léon Patenaude, « en dépit de sa bedaine de gros plein de soupe... est un fin renard » (T. 2, p. 343); ses amis ne sont pas épargnés non plus: Paul Comtois, ministre conservateur et futur lieutenant-gouverneur « est une très bonne personne, pas très brillant en dehors des mots croisés, où il excelle, mais d'une dignité sans faille » (T. 2, p. 602).

Pour tout dire, l'ouvrage de M. Rumilly fournit des heures de lecture fort agréables. Mais il ne fait pas le point sur Maurice Duplessis et son époque; c'est une période de notre histoire sur laquelle les historiens devront encore se pencher. Le travail de M. Rumilly leur sera fort utile par la somme de détails de toutes sortes qu'il contient. Mais il leur reste encore beaucoup à dire sur Maurice Duplessis et son temps.

Gilles DUSSAULT

*Institut supérieur des sciences humaines,
Université Laval.*